



ALI BÉCHEUR

Né en 1939
(TUNISIE)

*Né à Sousse en Tunisie, après des études de droit à Paris, Ali Bécheur enseigne à Tunis puis entame une carrière d'avocat. Il se consacre aujourd'hui à la littérature, anime des ateliers d'écriture et vit à Tunis. Il est l'auteur de nouvelles et de romans, depuis **De miel et d'aloès** en 1989 jusqu'à **Tunis Blues** en 2002 ou **Chems palace** en 2014.*

Le Paradis des femmes, Elyzad, 2006 ; rééd. Elyzad poche 2010

Une remontée dans la vie d'un écrivain qui remémore ses souvenirs tout en se confiant à une femme comédienne rencontrée... Un voyage au pays de l'enfance mais aussi aux sources de l'écriture...

L'enfance, c'est la ville. D'abord la ville, c'est elle qui, en premier, émerge. Ses maisons basses, ses terrasses imbriquées les unes aux autres, étagées à perte de vue, elles se découpent sur le mur de la mer, d'autant plus blanches qu'elle bleuissait, irisée de reflets, adossée à l'horizon. Ses champs d'oliviers, sa poussière qui brûlait les yeux, ses nuées de mouches et ses escadrons de moustiques attaquant dès la nuit tombée. Ses flaques et sa boue. Ses orages aussi soudains que vite évaporés, sa mer qui se farde aux couleurs des nuages et les blocs de pierre qu'on avait amassés pour la défendre contre les lames qui, les nuits de tempête, montaient à l'assaut, déferlaient sur l'avenue, venaient battre les pieds des maisons de la Corniche et envahir la terrasse du *Petit Mousse* où, à la fraîche, ces messieurs-dames prenaient l'apéro en grignotant des olives et des bretzels, mon père disputait une partie d'échecs avec un ami, lissant ses moustaches d'un air songeur entre deux coups, tandis que je croquais des kakis, regardant les baigneurs s'ébattre sur la plage, où se dressaient, bleues et blanches, des cabines. Des familles entières y élasient domicile, on y transportait des marmites fumantes, on éventrait des melons et des pastèques, le thé bouillait dans des théières en fer émaillé sur des braseros, on se prélassait sur des chaises longues à l'ombre des parasols, surveillant une marmaille qui s'éclaboussait, piaillante, à la frange des vagues.

Il y avait des jours d'incandescence. Le monde écrasé sous une lumière insoutenable, le sirocco souffle du désert qui prend la mer à rebrousse-poil, sans une ride, exténuée, expire à la lisière du sable chauffé à blanc, l'haleine suspendue, on oscille dans la vibration immobile de l'air.

On pouvait encore y entendre les merles et les chardonnerets nichés dans les oliviers, la mer et le bruit, lent et mouillé, des rames plongeant dans l'eau, les pêcheurs rentraient avec le crépuscule, halant des moissons de poissons bleus dans des filets agités de spasmes, qui dégorgeaient leur eau sur le sable. Et, revenant avec la ponctualité du muezzin, le sifflement strident de la micheline qui la traversait de part en part. Voix de la ville, métronome qui bat la mesure du temps, avec, pendant le *Ramadhan*, le coup de canon qui annonce la rupture du jeûne. Il trouait le silence tramé d'attente, la maisonnée sur le qui-vive se précipite sur les verres pour éteindre sa soif, et moi je me hâte d'en griller une, en cachette, au fond du jardin.

Ali Bécheur, *Le Paradis des femmes*, Elyzad (2006), rééd Elyzad poche (2010)